

## FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

## LE SECRET DE ROCH

(Suite.)

VI

## LE MARTYRE.

— Mon père ! articula le jeune homme, pâle de colère et se contenant à peine.

— Silence, monsieur ! commanda Gaspard. Ne m'obligez pas à prendre des mesures plus sévères.

Je vous défie de vous montrer plus sévère pour moi que vous ne l'avez été depuis mon enfance.

— Insolent ! s'exclama Gaspard avec rage, tandis qu'il s'avançait vers son fils en levant la main sur lui.

Angèle jeta un cri de terreur et se précipita entre eux. Diégo avait croisé les bras sur sa poitrine et regardait son père avec défi.

— Sortez d'ici ! s'écria Gaspard, aveuglé par la colère.

Diégo marcha d'un pas lent et ferme vers la porte ; il regarda avec pitié sa pauvre mère et se retira. Le même soir il alla demander un abri à Rafaël, le fils du meunier du carrefour.

Cette secousse porta le coup de grâce à Angèle. Sa toux augmenta rapidement. Une fièvre lente compliqua sa maladie et la mina. Bientôt elle fut obligée de s'aliter. L'abbé Juan, l'unique confident de ses peines, venait la voir chaque jour et lui apportait en secret des nouvelles de son fils, sans oser parler de Diégo devant Gaspard.

L'état de la pauvre martyre empira rapidement. Enfin le jour arriva où elle se sentit mourir. Elle avait réclamé d'abord Diégo, puis le curé. L'abbé Juan était venu le premier ; il était seul...

— Courage, mon enfant, dit le prêtre avec douceur en s'approchant du lit.

Gaspard s'était levé à son entrée et, après l'avoir salué froidement, l'avait laissé avec Angèle. Le curé alla fermer la porte, puis il revint s'asseoir auprès de l'agonisante. On n'entendait que le bruit de la neige qui battait les vitres au dehors et le murmure des voix qui, dans la cuisine, priaient pour l'Ange du village.

VII

## L'IMMOLATION.

Angèle avait mis sa main dans celle du curé et appuyé sa tête sur l'épaule du vieillard. L'effort suprême qu'elle avait fait pour appeler son fils l'avait excédée. Le froid de la mort envahissait progressivement tous ses membres. Ses lèvres étaient blêmes, son teint avait une couleur plombée qui d'instant en instant pâlisait davantage. Pourtant son regard avait, sous sa paupière appesantie, un éclat plus vif que de coutume, comme si la dernière flamme de vie qui restait dans ce corps exténué se fût concentrée dans les yeux. Les lueurs expirantes de la veillesse qui brûlait devant l'image de la Vierge formaient, en se projetant sur elle, comme un nimbe autour de sa tête amaigrie et cachée à demi sous sa chevelure défilée et pendante.

— Mon père, dit-elle d'une voix à peine intelligible, je crains que Dieu ne m'ait pas jugée

digne de voir mon fils avant de mourir, mais je le remercie de vous avoir permis d'entendre ma dernière confession.

— Parlez, mon enfant, dit le vieillard en sentant une larme rouler sur sa joue.

— Mon père, reprit Angèle avec un accent encore plus étouffé, vous connaissez toute ma vie. Vous avez été le confident de toutes mes angoisses, le dépositaire de tous les secrets de ma conscience. C'est vous qui m'avez soutenue dans mon malheur ; vous m'avez donné les derniers sacrements, et je puis paraître devant Dieu sans crainte. Mais, avant de rendre le dernier soupir, je veux vous adresser une prière... Que va devenir Diégo ? Quel va être le sort de mon malheureux enfant ? Quand sa mère sera morte, qui le protégera, qui l'aimera ? Il sera seul, seul au monde. Vous le savez, son père n'éprouve pour lui qu'indifférence et aversion. Je ne reproche rien à Gaspard ; il est bon, mais il est emporté. C'est Mateo, c'est moi qui avons été les seuls coupables. Pourquoi ai-je donné des aliments à la jalousie de mon mari ? Pourquoi ?..

Les sanglots l'interrompirent. Le prêtre pleurait. Angèle continua :

Je ne murmure point : c'est la volonté de Dieu. Il m'a demandé le sacrifice de ma vie. J'ai obéi. Mais Diégo, mon père, Diégo doit-il, lui aussi, après moi servir de victime expiatoire ? Pauvre enfant ! Je connais son caractère, il est fier comme son père, il ne cédera point, il ne viendra pas ici, je ne le verrai pas au pied de mon lit, agenouillé sous ma dernière bénédiction...

— Angèle, dit le prêtre, pauvre martyre, Dieu est miséricordieux...

Elle avait détaché de son cou un médaillon en or suspendu à une chaîne de même métal.

— Dites à Diégo, reprit-elle avec agitation, que la dernière pensée de sa mère a été pour lui. Tenez, mon père, prenez ce souvenir que je lui laisse. Vous connaissez les périls auxquels il est exposé ; vous savez la lutte sourde qui existe entre le père et le fils ; cette lutte peut éclater aujourd'hui, demain. Promettez-moi, mon père, que vous veillerez à son salut comme s'il était votre enfant. Ah ! faites-moi cette promesse, et je mourrai résignée.

— Angèle, dit le vieillard, pourquoi douter de moi ? Ne suis-je point le pasteur à qui Dieu a confié la garde de toutes les âmes dans ce village ? Diégo ne m'est-il pas aussi cher qu'à vous-même ? Ecoutez-moi et ne désespérez point. Votre volonté sera faite. Je serai pour Diégo non seulement un protecteur, mais un autre père. Je vous le promets, au nom du Dieu que je sers. Je ferai plus : je consacrerai les derniers jours de ma vieillesse à apaiser la colère de Gaspard, à ramener Diégo dans ses bras. Je serai si humble avec le père qu'il m'écouterà à la fin ; je serai si bon pour le fils qu'il ne résistera point à mes conseils...

Angèle le regardait fixement, buvant pour ainsi dire à longs traits chacune de ses paroles. Tout à coup le visage de la pauvre femme s'illumina, puis pâlit effroyablement, ses yeux se voilèrent, ses mains se crispèrent, un spasme agita son corps :

— Diégo ! murmura-t-elle en délirant, mon fils !... Ah !...

Elle était retombée en arrière, inerte et froide. Son visage, un instant auparavant décomposé, avait repris une douce sérénité. On eût dit qu'un sourire errait sur ses lèvres. Le curé s'était incliné sur elle et avait posé sa main sur le cœur de la martyre. Angèle était morte, morte sans avoir vu Diégo. Dieu avait voulu que l'immolation fût complète.

L'abbé Juan demeura un instant pensif et

silencieux en contemplant les traits de celle qu'il avait lui-même appelée un ange. Puis il récita à voix basse la prière des morts, tandis que d'une main tremblante il lui fermait les yeux et la recouvrait du drap qui allait lui servir de linceul. Ensuite il s'agenouilla au pied du lit et pria, la tête dans ses mains, le visage baigné de pleurs.

Il resta longtemps dans cette attitude. Trois heures sonnèrent. Le vieillard se leva machinalement et prit la direction de la porte, puis il descendit les marches de l'escalier, traversa la cour sans rencontrer personne et s'engagea dans l'obscurité profonde qui enveloppait la campagne.

Tout à coup une forme humaine passa devant lui comme ouragan. Un instant après, la fenêtre de la chambre d'Angèle volait en éclats. Une rafale éteignait la lumière qui brûlait devant la Vierge.

Un homme couvert de neige avait pénétré dans la pièce où reposait celle qui venait de mourir. Ses yeux étaient hagards, ses mouvements affolés ; le désordre de ses vêtements accusait son agitation. Parvenu au milieu de la chambre, il s'arrêta, passa la main sur son front et lança un regard désespéré sur le lit ; puis, se découvrant avec respect, il s'approcha à pas lents, comme s'il eût voulu étouffer le bruit qu'il faisait. A mesure qu'il avançait, son inquiétude paraissait se calmer ; des larmes montaient à ses yeux et son cœur battait violemment. Quand il fut devant le lit, il se pencha en avant et chercha à tâtons de la main. Cette main rencontra le drap qui couvrait le cadavre. Il souleva ce drap avec précaution.

— Elle dort ! se dit-il.

Et, s'inclinant doucement sur la morte, il lui déposa un baiser sur le front. Il recula avec effroi et poussa un cri : ce front était glacé.

— Morte ! sanglota-t-il en tombant à genoux, morte ! Ah ! ma mère ! ma mère ! qui maintenant aimera ton fils !

Les larmes coulaient sur ses joues, sa tête était retombée sur le lit, il avait saisi l'une des mains de la morte et la couvrait de baisers. Un quart d'heure s'écoula. Diégo restait immobile, pétrifié.

Tout à coup un bruit de pas qu'il entendit dans l'escalier le réveilla de sa torpeur. La porte de la chambre s'ouvrit. Un homme entra, tenant à la main une lampe allumée, qu'il déposa sur la table, puis il marcha vers l'endroit où Diégo restait agenouillé.

Quand le jeune homme releva la tête, il vit devant lui son père.

Les deux hommes se regardèrent sans parler.

Diégo s'était redressé. Il avait l'air triste mais résolu. Gaspard, au contraire, jetait sur son fils un regard courroucé où se lisait toute sa haine. Le jeune homme attendit.

— Que faites-vous dans cette maison, dans cette chambre ? demanda Gaspard d'une voix brève, tandis qu'un mouvement convulsif agitait sa lèvre.

Diégo eut un tressaillement et se tut.

— Encore une fois, que faites-vous ici ? répéta Gaspard avec hauteur, en faisant un pas vers son fils.

— Je suis venu voir ma mère, murmura Diégo.

— Votre mère n'est plus, monsieur, répondit Gaspard avec âpreté ; le seul maître ici désormais c'est moi.

Le jeune homme baissa la tête.

(A continuer.)